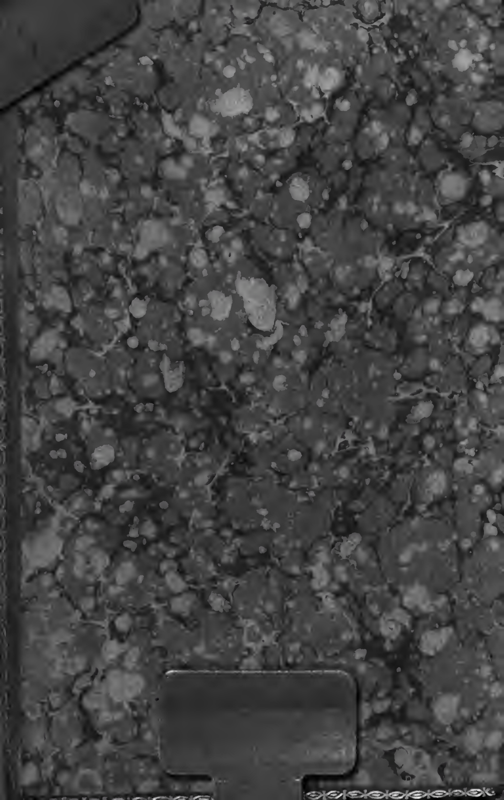
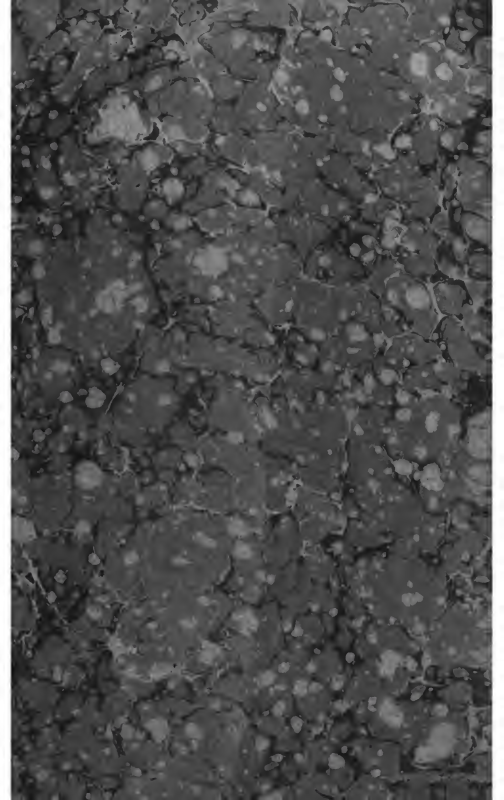
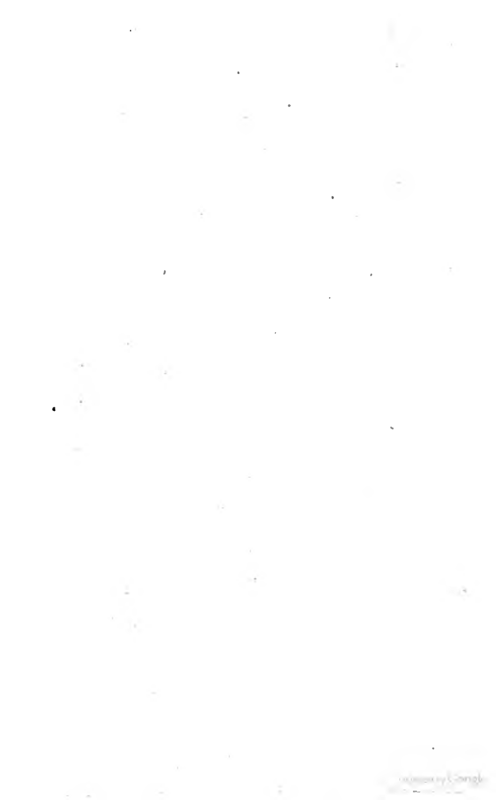








THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

Chez P. Didot l'aîné, Imprimeur, aux galeries du Palais national des sciences et arts ;

Et chez Firmin Didot, Libraire, rue de Thionville, n° 1850.

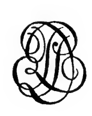
Prix de chaque volume, en feuilles :

Papier ordinaire, ...	o f.	75 c.
Papier fin, ...	1	25
Papier vélin, ...	3	
Grand papier vélin, ...	4	50

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

EDITION STEREOTYPE,
D'après le procédé de Firmin Didot.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 24 février 1752.

I.

PRÉFACE.

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la maniere de penser, et le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France de ne souffrir guere au théâtre que les intrigues galantes ; et on a eu sur-tout pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive ; et l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que Cicéron occupa : son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains ; ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel temps Cicéron était à la tête de Rome. Plus le dernier siecle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré : nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu long-temps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable : l'auteur était superficiellement connu, le consul était presque ignoré. Les lumieres que nous avons acquises nous

ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que Cicéron aurait été tout ce qu'il aurait voulu être : il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où Alexandre avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siecle; mais, comme César n'eût été que le second des orateurs, Cicéron n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le pere de la maîtresse du monde; et quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'Arpinum pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la premiere place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnaient à Rome!

Ce qui étonne sur-tout, c'est que, dans le tumulte et les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'état et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de Newton, et les idées de Leibnitz, comme Cicéron rendait compte des principes de Zénon, de Platon, et d'Epicure, mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie?

Ce que peu de personnes savent, c'est que Cicéron

était encore un des premiers poëtes d'un siecle où la belle poésie commençait à naitre : il balançait la réputation de Lucrece. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur Marius, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altisoni subitò pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et variâ graviter cervice micantem;
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs ; mais j'oserai donner une légere esquisse de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans ROME SAUVÉE, et dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraine au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce; il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on

appercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc Cicéron passe-t-il pour un mauvais poëte? parcequ'il a plu à Juvénal de le dire, parcequ'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam, me consule, Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur qui a voulu en exprimer les défauts en français n'a pu même y réussir:

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer ait fait un vers si impertinent? Il y a des sottises qu'un homme de génie et de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire Cicéron incapable de la poésie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philosophe, au pere de Rome. Juvénal, dans le siecle suivant, adopta ce bruit populaire, et le fit passer à la postérité dans ses déclamations satiriques; et j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au P. Mallebranche ces deux vers:

Il fait, en ce beau jour, le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'nn philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon sens croira que le P. Mallebranche ait fait quelque chose de si absurde? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le temps; et si le P. Mallebranche était un grand homme, on dirait nn jour : Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphere.

On a reproché à Cicéron trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme et à son ami, et on impnte à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qn'il cachait à ses persécutenrs; je l'en aime davantage. Il n'y a guere qne les ames vertueuses de sensibles. Cicéron, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur pour avoir perdu de très petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme et à son ami qn'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, et d'être persécuté par des ingrats et par des perfides? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, et l'ouvrir à cenx qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches; il parlait de son affliction sans honte, et de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractere est à la fois naturel, haut, et humain. Préférerait-on la po-

litique de César, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à Pompée, et qui dans ses lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner? César était un grand homme; mais Cicéron était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poëte, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile; que son ame ait été sensible et vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux même dont il fut l'oracle, le libérateur, et le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, et il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie: c'est moins encore l'ame farouche de Catilina, que l'ame généreuse et noble de Cicéron, qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que Cicéron est un des caracteres qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hasardent tout sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de Catilina. Ben-Johnson n'a pas manqué dans cette tragédie historique de traduire sept ou huit pages des Catilinaires, et même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler Cicéron en vers. La prose du consul et les vers des autres personnages font, à la vérité, un contraste digne de la barbarie du siecle de Ben-Johnson; mais pour traiter un sujet si sévere, dénué de ces passions

qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple sérieux et instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guere théâtral pour nous, qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de Cicéron et de la république romaine ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles : ils n'imitent point Cicéron, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient faits en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs et les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, et beaucoup plus que Zaïre; mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme Zaïre sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite; et une seule scene entre César et Catilina était plus difficile à faire que la plupart des pieces où l'amour domine. Mais le cœur ramene à ces pieces; et l'admiration pour les

anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire anjonrd'hui, et tont le monde aime.

D'ailleurs les représentations de Catilina exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les savants ne trouveront pas ici une histoire fidele de la conjuration de Catilina ; ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire : mais ils y verront une peintnre vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que Cicéron, Catilina, Caton, César, ont fait dans cette piece n'est pas vrai, mais leur génie et leur caractere y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de Cicéron, on a du moins étalé toute sa vertu et tont le conrage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans Catilina ces contrastes de férocité et de séduction qui formaient son caractere; on a fait voir César naissant, factieux, et magnanime, César fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadenrs de nos Ganles, mais des agents d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qni par là sont indignes de figurer sur la scene avec Cicéron, César, et Caton.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, et s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, et tout le prix qu'on attend.

ACTEURS.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
CONJURÉS.
LICTEURS.

Le théâtre représente, d'un côté, le palais d'Aurélie; de l'autre, le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

CATILINA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CATILINA. (*Soldats dans l'enfoncement.*)

ORATEUR insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siecle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée!
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible, et déja ton égal!
Quoi! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence?
Mais le piege est tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime:
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
De mes sanglants projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.

Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés, et de pere, et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS; AFFRANCHIS et SOLDATS, *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos desseins et Rome dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs serments et leur foi.
Mais tout est-il prévu? César est-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conspirer sans César!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer;
Dans ce piege sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste.
Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite;
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître;

Il aime la patrie, et tu dois le connaître :
Tes soins, pour le tenter, ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entends ; tu sais trop que sa fille m'est chere.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son pere.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi ;
Quand sa haine impuissante, et sa colere vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne ;
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron ; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglants mysteres.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit ;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi ; l'amour m'a servi mieux.
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

(*aux conjurés qui sont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts :
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez, et gardez vos serments.

(*à Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup-d'œil tous ces grands mouvements.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURÉLIE.

Ah! calmez les horreurs dont je suis poursuivie;
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel spectacle, et quel réveil affreux!
Je vous suis, en tremblant, sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, sont-ils donc revenus?
De ce front si terrible éclaircissez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins, nos cœurs, nos intérêts;
Au nom de notre fils, dont l'enfance est si chere;
(Je ne vous parle point des dangers de sa mere,
Et je ne vois, hélas! que ceux que vous courez:)
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés;
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune,
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le sénat, le peuple, divisés;
Une foule de rois l'un à l'autre opposés:
On se menace, on s'arme; et, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage, et de justes mesures.

AURÉLIE.

Je le souhaite, au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous?

En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel! que fera mon pere, alors que, dans ces lieux,
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux?
Souvent les noms de fille, et de pere, et de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez;
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnins est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste!
Cher époux, qnel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon pere,
Caton, Rome, les dieux, sont dn parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point; ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne puis m'expliquer; mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneur et de gloire.

AURÉLIE.

La gloire est bien douteuse, et le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter?

Les noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché:
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupieres,
Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrieres,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;
De mon pere au sénat je vois percer le flanc;
Vous-même, environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrents de mon sang répandus par vos coups;
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me leve, je fuis ces images funebres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténebres:
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez: Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, et non pas des murmures,
Quand je sers et l'état, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

Ah, cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée:
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner:
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras: déja ta conduite est suspecte
A ce consul sévere, et que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! lui, mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE; MARTIAN,
l'un des conjurés.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble:
Il vous mande en secret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius séduit le craigne et le révere!
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractere;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur:
Mais de vos sentiments j'attends plus de grandeur.
Allez; souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi, vous! femme, et Romaine, et du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition!
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître; adieu: mais connais-moi;
Apprends que cette épouse, à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron, que je vois, est moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON, *dans l'enfoncement;* LE CHEF DES LICTEURS, CATILINA.

CICÉRON. *au chef des licteurs.*

Suivez mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends, sans témoin, sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi! c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la derniere fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui, vous?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome et le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui regne sur les rois?

A vos prétentions j'anrais cédé peut-être,
Si j'avais vn dans vons ce qne vons deviez être.
Vous pouviez de l'état être nn jonr le soutien:
Mais, pour être consnl, deveuez citoyen.
Pensez-vons affaiblir ma gloire et ma puissance
Eu décriant mes soins, mou état, ma naissance?
Dans ces temps malhenrenx, dans nos jonrs corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertns.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus séveres)
Est de ne rieu tenir des grandeurs de mes peres.
Mon nom commence eu moi: de votre honnenr jaloux,
Tremblez que votre nom ue finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abnsez beauconp, magistrat d'nne année,
De votre autorité passagere et bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais nsé, vous seriez dans les fers,
Vons, l'éteruel appui des citoyens pervers;
Vous qni, de nos autels sonillant les privileges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fnreurs sacrileges;
Qui comptez tous vos jours, et marquez tous vos pas,
Par des plaisirs affrenx, ou des assassinats;
Qni savez tout braver, tont oser, et tout feindre;
Vons enfin, qni, sans moi, seriez peut-être à craindre.
Vons avez corrompu tous les dons précienx
Que, ponr un autre usage, ont mis en vous les dienx;
Conrage, adresse, esprit, grace, fierté sublime,
Tout, dans votre ame aveugle, est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix, que craint l'andace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vons mit point encore;
Mais, devenn plns fier par tant d'impnnité,
Jusqu'à trahir l'état vous avez attenté.

Le désordre est dans Rome; il est dans l'Etrurie;
On parle de Préneste; on souleve l'Ombrie;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite, aux meurtres préparés;
Mallius, en Toscane, arme leurs mains féroces:
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai par-tout des yeux; que j'ai par-tout des mains;
Que, malgré vous encore, il est de vrais Romains;
Que ce cortege affreux d'amis vendus au crime
Sentira, comme vous, l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur;
Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
Qui va, dans un moment, vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'état que nous servons tous deux:
Je fais plus; je respecte un zele infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égarements,
D'une ardente jeunesse impétueux enfants;
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, et le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république;
Que, soldat en Asie, et juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès et nos divisions,

Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi, je la trahirais, moi, qui l'ai su défendre!

CICÉRON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'état, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils soutiennent les lois, avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, et Pompée, et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zele emporté?...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous; l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non: mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et, plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être;
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître:
Il préside au sénat, et je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits; tremble de m'y trouver.
Malgre toute ta haine, à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable:
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop, arrêtez.
C'est trop souffrir le zele où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous,
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICÉRON, *seul.*

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?
Tu ne peux m'imposer, perfide; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICÉRON.

Eh bien, ferme Caton, Rome est-elle en défense?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déja ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

CICÉRON.

Du sénat?

CATON.

Enivré de sa grandeur suprême,
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu disparaît; la liberté chancelle:
Mais Rome a des Catons; j'espere encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le sénat:
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siecle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage, et la postérité.
Faisons notre devoir; les dieux feront le reste.

CATON.

Eh! comment résister à ce torrent funeste,

Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahison marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des soldats, subalterne infidele,
De la guerre civile arborât l'étendard;
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart;
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes;
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorants?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis.
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome;
Mais, pour sauver l'état, il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer; mais je connais son ame:

Je sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore; il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons; n'attendons pas que, de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CATILINA, CETHEGUS.

CÉTHÉGUS.

TANDIS que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence;
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard; à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat: ce corps faible et jaloux,
Avec joie, en secret, l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant, qu'on voit, d'un faible effort,
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

Il a des envieux: mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine,
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ses cris injurieux:
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa derniere heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, et qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressants,
Occupent mon courage, et regnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carriere?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barriere,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis.
Mon parti seul m'alarme; et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, et sur-tout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse? tu crains une femme, et des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils, partagent trop ses vœux.
O Rome, ô nom fatal! ô liberté chérie!
Quoi! dans ma maison même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfants,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais César!

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu? si, par ton artifice,

Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe; et, s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révere dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace.
Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton regne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi!

CÉTHÉGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi, malgré mes soins et malgré ma priere,
Vous prenez dans César une assurance entiere;
Vous lui donnez Préneste; il devient notre appui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre:

Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier;
Son crédit peut nous nnire; il pent nous appuyer:
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de sou nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien?
Pourquoi vous abaisser à briguer ce soutien?
On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Ponrquoi le rechercher, alors que je vous sers?
Ne peut-on, saus César, subjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute; et sur votre vaillance
J'ai fondé, dès long-temps, ma plus forte espérance:
Mais César est aimé du peuple et du sénat;
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible daus la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal:
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran; tel est son caractere:
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder;
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens: faites plus; arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous:

Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie:
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie;
Je ferai plus peut-être : en un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.

(*à Céthégus.*)

Va; prépare en secret le départ d'Aurélie;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas;
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez : j'espere en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

Eh bien! César, eh bien! toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatants destins,
Toi, né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave?
Tu le hais, je le sais, et ton œil pénétrant
Voit, pour s'en affranchir, ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais? et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,

Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels,
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrene
Siege au-dessus de toi sur la pourpre romaine?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'état, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue;
Vois ces lâches vainqueurs, en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidele à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra; compte sur mon service.
Je ne peux te trahir; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends: pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvements spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fiere jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine, et du Tage,
La victoire m'appelle, et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne; et, s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité:
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité;
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels états, quels fleuves, quelles mers,

Quels rois, par toi vaincus, ont adoré nos fers?
Tu peux avec le temps être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire;
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui:
Il profita des temps; et moi, je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot; il fut roi, veux-tu l'être
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou régner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'est pas temps de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidele à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*il sort.*)

SCENE IV.

CATILINA.

Ah! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime;
Et, s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

César s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous servir, et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fideles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, LES CONJURÉS.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens;
Encor quelques moments, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérants,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,

Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui, pour récompense,
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire;
Vous pourriez dédaigner une telle victoire:
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirants sous vos bras:
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais sur-tout qu'un concert unanime et parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent; je sors, et je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.
C'est là que par les droits que vous donne la guerre
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.
(*il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous sur-tout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps?

LENTULUS.

Je dois les amener sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre;

Je les armerai tous daus ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré?

STATILIUS.

Les gardes sout séduits; ou pent tout eutrepreudre.

CATILINA.

Vous, au mont Aveutin que tout soit mis eu cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La premiere victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron:
Immolez César même, oui, César, et Caton.
Eux morts, le sénat tombe, et nous sert en silence.
Déja notre fortune aveugle sa prudence;
Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposous eu paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avaut le temps ne preuez poiut les armes.
Que la mort des tyraus précede les alarmes;
Que Rome et Cicéron tombeut du même fer;
Que la foudre en groudant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est poiut couspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, et c'est vous resaisir
De l'uuivers domté qu'on osait vous ravir.

(*à Céthégus et à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands desseius les auteurs maguanimes,
Venez daus le séuat, venez voir vos victimes.
De ce cousul eucor uous eutendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la derniere fois.
Et vous, dignes Romaius, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyraus sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat !

MARTIAN.

Périsse l'infidele
Qui pourra différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entiere est à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CATILINA, CETHEGUS, AFFRANCHIS, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout est-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, seigneur; Mallius, à ses serments fidele,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au dehors, au dedans, les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglants sacrifices;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardents émissaires
Oseraient épier nos terribles mysteres.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer;
Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connaît-il mes projets? sait-il, dans son effroi,

Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands autant que mesnrés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissn forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs pieges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomtable, et ce superbe choix
Des descendants de Mars et des vainqueurs des rois;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prndence égarée,
Un fen dont l'étendue embrase an même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'anrore et le conchant,
Que Rome doit nourrir, qne rien ne pent éteindre:
Voilà notre destin; dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nons?

CATILINA.

C'est là mon premier pas; c'est nn des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma pnissance,
Tandis qu'il est perdn, je fais semer le bruit
Que tont ce grand complot par lni-même est conduit.
La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qn'on délibere, avant qn'on s'éclaircisse,
Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piege où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez, qne de ces lieux on enleve Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, etc.

AURÉLIE, *une lettre à la main.*

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien! je reconnais le seing de votre pere.

AURÉLIE.

Lis...

CATILINA *lit la lettre.*

« La mort trop long-temps a respecté mes jours;
« Une fille que j'aime en termine le cours.
« Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
« De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
« Je sais de votre époux les complots odieux.
« César qui nous trahit veut enlever Préneste.
« Vous avez partagé leur trahison funeste.
« Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux... »
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA, *à Céthégus.*

Il pourra nous servir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un pere à votre époux?
Pour la derniere fois dois-je compter sur vous?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le silence et la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite

Eh bien ! que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même instant ;
Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons ; je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé ; César est accusé :
C'est ce que j'attendais ; tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen est secret ; je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie ;
Je veux que votre pere, humble dans son courroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire ;
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,
Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout est prêt ; on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il est digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié ; la carriere est ouverte ;
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée:
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés;
Malgré moi, sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais; il fut aisé, cruels, de me séduire!
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore;
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, et qui me fut soumis?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un consul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison?
Les préjugés romains de votre faible pere
Arment contre moi-même une épouse si chere?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURÉLIE.

Je menace le crime... et je tremble pour toi.
Dans mes emportements vois encor ma tendresse ;
Frémis d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur;
C'est assez m'offenser. Ecoutez : je vous aime;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne;
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne:
Mais sachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
Quoi ! tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, etc.

SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise;
Nonnius vient dans Rome; il sait notre entreprise.
Un de nos confidents dans Préneste arrêté

A subi les tourments, et n'a point résisté.
Nous avons trop tardé; rien ne peut nous défendre;
Nonnius au sénat vient accuser son gendre;
Il va chez Cicéron, qui n'est que trop instruit.

AURÉLIE.

Eh bien! de tes forfaits tu vois quel est le fruit.
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu désabusé? tes yeux sont-ils ouverts?

CATILINA, *après un moment de silence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger;
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon pere; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre;
Il n'est que ce parti quand on est découvert:
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd:
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.

Plus de reproche ici sur tes complots pervers :
Coupable, je t'aimais; malheureux, je te sers :
Je mourrai pour sauver et tes jours et ta gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire ;
Je l'avais mérité.

CATILINA, *l'arrêtant.*

Que faire, et quel danger?
Écoutez... Le sort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cede... il faut vous satisfaire...
Mais... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un pere,
Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, et Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis ; et le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, AFFRANCHIS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer; ton génie invincible
Animé par l'obstacle en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'état;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire?

CÉTHÉGUS, *à Catilina.*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie; et, dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les moments, et j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suspendra, pour un temps, sa course et sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté:
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves, et sicaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidele affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zele anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius:
Allez; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le, en parlant, vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Auxur:
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel! que vois-je?

SCENE V.

CICERON, LES PRÉCÉDENTS.

CICÉRON.

Arrête, audacieux coupable;
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires.
Sont-ils, ainsi que vous, des Romains consulaires
Que la loi de l'état me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons!

CICÉRON.

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(*on emmene Septime et Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.

J'ai mandé Nonnius: il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins, sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CÉTHÉGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissants efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit:
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le sénat en tumulte est déja divisé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je; au sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons... Où vais-je?

CÉTHÉGUS.

Eh bien!

CATILINA.

Aurélie! ah! grands dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Écartez-la, sur-tout: si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tullus. Un double rang de sieges forme un cercle dans cette salle; le siege de Cicéron, plus élevé, est au milieu.

CETHEGUS, LENTULUS-SURA.
(*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces peres de Rome au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblants tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissants travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, et, par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déja nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,
Cet antique respect, et cette idolâtrie
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet,

On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siecles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, respecté, n'a fait que des jaloux;
Caton est sans crédit, César nous favorise:
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit!
Tout homme a sa faiblesse, et cette ame hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu sais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts...

CÉTHÉGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche; écoute.

(*Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.*)

SCENE II.

CATON *entre au sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, etc.

CATON, *en regardant les deux conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidents
S'occupent en secret de soins trop importants.
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence.
Déja la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler;
L'ame de ce tyran dans le sénat respire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends assez, Caton; qu'osez-vous dire?

CATON, *en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, et dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous? et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.
(*César s'assied.*)

CATON, *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome. César, et je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encore arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON, *arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se levent.*

Ah! dans quels vains débats perdez-vous ces instants?
Quand Rome à son secours appelle ses enfants,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le signal des fureurs,
Qu'on a déja versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS.

O ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICÉRON, *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême
Aux yeux de Céthégus j'avais surpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible en ces temps malheureux,
Ponr sauver Rome et vous arrive de Préneste.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,
M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidele,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zele.
Il tombe mort; on court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin:

Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.
(*Cicéron s'assied avec le sénat.*)

SCENE IV.

CATILINA, *debout entre* CATON *et* CESAR.
(CÉTHÉGUS *est auprès de César, le sénat assis.*)

Oui, sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe? toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter...?

CÉSAR.

Nous pourrons le punir; mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux, et sur-tout Cicéron
Semant ici la crainte ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée:
Il vous parle pour elle; et moi je l'ai vengée.

Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su; j'ai sauvé l'état, Rome, et vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICÉRON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver;
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un pere de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.
Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances, et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON, *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
On amene sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît quand vous délibérez.
Eh bien! sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICÉRON.

Oui, je le sais, Romains, je le sais sur son crime.
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignait de mes regards la lumiere odieuse;
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah! cruel! ce n'est pas la premiere famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainsi: c'est donc là notre sort!
Et, tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudisse, et qu'on te récompense.
Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton service, et tes droits, et tes titres.
O vous, des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle et lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.

C'est la cause de Rome ; il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi! Rome est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve ; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, et doit être honoré.

(à Catilina.)

Tu me connais ; en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome! ô ma patrie! ô dieux du capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui!
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
César, vous m'entendez ; et Rome, trop à plaindre,
N'aura donc désormais que ses enfants à craindre?

CLODIUS.

Rome est en sûreté ; César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien?

CICÉRON.

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardents, et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et sa tranquille rage
Sans crainte et sans danger médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis;
Il proscrit le sénat, et s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes:
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes:
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,

César parle de droits et de formalités;
Clodius à mes yeux de son parti se range;
Aucun ne vent souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné?
Le devoir le plns saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plns.

SCENE V.

LE SENAT, AURELIE.

AURÉLIE.

O vous, sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs;
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence;
Mon pere, par ma voix, vous demande vengeance:
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
(*en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la releve.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infâme assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux!

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

O ciel, Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi! monstre sanguinaire!
Quoi, c'est toi, c'est ta main qui massacra mon pere!
(*des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA, *se tournant vers Céthégus, et se jetant éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands dieux! je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance:
Mais, si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA, *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai... qu'un horrible devoir...
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon désespoir...
Songez qu'un nœud plus saint et plus inviolable...

SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius?

LE CHEF DES LICTEURS.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

O comble de la rage et de la calomnie!
On lui donne la mort; on veut flétrir sa vie!
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Justes dieux! où me réduisez-vous?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître;
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés;
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA

Non, vous ne l'êtes point...

AURÉLIE.

Va, monstre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma détestable erreur!
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abymes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,
Fidele à mes serments, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!
(*tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.*)
Murs sacrés! dieux vengeurs! sénat! mânes d'un pere!
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.
(*elle se frappe.*)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON, *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siecle si coupable!

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Consul... de tous côtés je vois vos assassins...

Je me meurs...

(*on emmene Aurélie.*)

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang, et tant d'assassinats?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié;
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abyme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu;
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître;
Que tes membres sanglants dans ta tribune épars
Des inconstants Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage:
C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir;
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puissance?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le sénat balance?

CATILINA.

La guerre est déclarée ; amis, suivez mes pas.
C'en est fait ; le signal vous appelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.
(*il sort avec quelques sénateurs de son parti.*)

CICÉRON.

Eh bien ! choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains ! ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !
Lucullus, Muréna, César même, écoutez !
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles :
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles !
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son pere adressé.

CICÉRON, *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'état est menacé !
« César, qui nous trahit, veut enlever Prénœste ».
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste !
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

CÉSAR.

J'ai lu ; je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.
(*il sort.*)

6.

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons, servons l'état contre eux et contre lui.

(à une partie des sénateurs.)

Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,
Courez au capitole, et défendez vos dieux:
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches
D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.

(à d'autres sénateurs.)

Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.

(Les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.

Point d'esprit de parti, de sentiments jaloux:
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrasement les flammes étincellent.
Dieux! animez ma voix, mon courage, et mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

CATON, ET UNE PARTIE DES SÉNATEURS, *debout en habit de guerre.*

CLODIUS, *à Caton.*

Quoi! lorsque défendant cette enceinte sacrée
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le sénat s'exposant au danger
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave:
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave!
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, et contre des Romains,
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre!
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort
Condamne insolemment ses maîtres à la mort.
Catilina pour nous serait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'état;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais sachez que le sang de nos patriciens,
Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,
Ce sang si précieux, quand il devient coupable,

Devient le plus abject et le plus condamnable.
Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis;
On les mene à la mort, et c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite, et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence:
Catilina paraît jusqu'au pied du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver, ou perdre la patrie,
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtiments plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le sénat; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur; il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, et des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, et les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers? Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?
Vous redoutez César! Et qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsede,
Vous montrez tous nos maux; montrez-vous le remede?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus : mais voici votre pere.

SCENE II.

CICERON, CATON, UNE PARTIE DES SÉNATEURS.

CATON, *à Cicéron.*

Viens; tu vois des ingrats. Mais Rome te défere
Les noms, les sacrés noms de pere et de vengeur;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre et d'un champ de carnage;
La flamme, en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête :
Ma main les a saisis; leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;
Et là, sur des amas de mourants et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entiere alarmée.

Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie,
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces moments les soins de son grand cœur;
Pétréins étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers moments.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomtable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles;
Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrete joie;
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour;
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

SCENE III.

LE SENAT, CESAR.

CÉSAR.

Eh bien! dans ce sénat, trop prêt à se détruire,

La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux?

CÉSAR.

Des mortels méprisables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, consul? et quels sont vos desseins?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne!
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'état votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire;
Je vous connais, je sais ce que vous pouvez faire,
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir :
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.

Partez, justifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Sécondez Pétréius, et délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général:
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde;
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR, *en l'embrassant.*

Cicéron à César a dû se confier;
Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier. (*il sort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICÉRON.

Va ; c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'état en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indomté, dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(*se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien! les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis:
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis;
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,

Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiege et nous presse;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfants,
En creusant vos tombeaux il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout son génie y regne, et cent coupables voix
S'élevent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le sang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie et vos témérités:
Ma puissance absolue est de peu de durée;
Mais, tant qu'elle subsiste, elle sera sacrée.
Vous aurez tout le temps de me persécuter;
Mais, quand le péril dure, il faut me respecter.
Je connais l'inconstance aux humains ordinaire;
J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accusé sur des prétextes vains
Remercia les dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme;
Je rendrai grace au ciel, et resterai dans Rome.
A l'état, malgré vous, j'ai consacré mes jours;
Et, toujours envié, je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aspect

Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
Et si, dans ce grand jour, la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés; César est au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat,
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez... Je vois César, et Rome est triomphante.
(*il court au-devant de César.*)
Ah! c'est donc par vos mains que l'état soutenu...

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius est couvert d'une immortelle gloire;
Le courage et l'adresse ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques
A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms;
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui subjugua l'Asie, et détruisit Carthage;
Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.
Les soldats de Sylla renversés sur la terre
Semblent braver la mort et défier la guerre;
De tant de nations ces tristes conquérants
Menacent Rome encor de leurs yeux expirants.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.
Mais il est, grace au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.

Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
J'aimai Catilina : mais vous voyez mon cœur;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime;
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands dieux! que ce héros soit toujours citoyen!
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuse;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

FIN DE CATILINA.

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée au mois de décembre 1752.

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.
AMÉLIE.
VAMIR, frere du duc de Foix.
LISOIS.
TAÏSE, confidente d'Amélie.
UN OFFICIER du duc de Foix.
EMAR, confident de Vamir.

La scene est dans le palais du duc de Foix.

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGEDIE (1).

ACTE PREMIER.

SCENE I.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

* Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois ;
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix ;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'état, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance :
J'ai de sa passion prévu la violence ;
Et sur lui, sur moi-même, et sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.

(1) Cette tragédie est, sous d'autres noms et avec des changements, la même qu'Adélaïde du Guesclin. On a indiqué par des astérisques (*) les vers qui sont dans Adélaïde.

* Ecoutez-moi, madame, et vous pourrez connaître
* L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

AMÉLIE.

* Je sais quel est Lisois; sa noble intégrité
* Sur ses levres toujours plaça la vérité.
* Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

LISOIS.

* Sachez que si dans Foix mon zele me ramene,
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
* Je n'approuvai jamais la fatale alliance
* Qui le soumet au Maure, et l'enleve à la France;
* Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
* Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
* Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
* De ses emportements l'indiscrete chaleur:
* Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
* Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
* Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
* Mais il a des vertus qui rachetent ses vices.
* Et qui saurait, madame, où placer ses services,
* S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
* Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits?
* Tout le mien est à lui; mais enfin cette épée
* Dans le sang des Français à regret s'est trempée;
Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

AMÉLIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois?
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, et c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité!

LISOIS.

* Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
* J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
* Révolté sa fierté par des vérités dures:
* Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
* Et c'est de quoi sur-tout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie;
* Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
* Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras:
* La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire,
* Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur,
* Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
* La justice et l'amour vous pressent de vous rendre:
* Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre:
* Je me tais... Cependant, s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;
* Je céderais à peine aux enfants des rois même;
* Mais ce prince est mon chef, il me chérit, je l'aime;
* Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
* Aurait bravé le prince, et cede à son ami.
* Je fais plus, de mes sens maîtrisant la faiblesse,
* J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
* Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
* Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
* Je verrai d'un œil sec, et d'un cœur sans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
* Je réunis pour vous mon service et mes vœux;
* Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux:
* Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
* L'amitié me l'ordonne, et sur-tout la patrie.

* Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
* Si le prince est à vous, il est à votre roi.

AMÉLIE.

* Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
* Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
* Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
* Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour!
* Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître:
* Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
* Un cœur si généreux doit penser comme moi:
* Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
* Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

* Vos ordres sont sacrés: que faut-il que je fasse?

AMÉLIE.

* Vos conseils généreux me pressent d'accepter
* Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
* Je ne me cache point combien son choix m'honore;
* J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore
* Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour
* Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
* Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
* Tout allié du Maure, et protecteur du crime,
* Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
* Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
* Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
* Il faut par des refus répondre à sa constance:
* Sa passion m'afflige, il est dur à mon cœur,
* Pour prix de ses bontés, de causer son malheur.
Non, seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel temps pour l'hyménée!
* Des armes de mon roi la ville environnée

N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frere!
Que de raisons!... Seigneur, c'est en vous que j'espere.
Pardonnez... achevez vos desseins généreux;
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle et ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des lois.

LISOIS.

Il en est peu, madame,
Contre les passions qui subjuguent son ame;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, et j'osai vous aimer.
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux;
* Je sais à quels excès irait sa jalousie,
* Quel poison mes discours répandraient sur sa vie;
* Je vous perdrais peut-être, et mes soins dangereux,
* Madame, avec un mot, feraient trois malheureux.
* Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
* Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire.
* Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
* Oubliant à jamais le langage d'amour,
* Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
* J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
* Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir;
* Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
* Laissez-moi d'un soldat garder le caractere,
* Madame; et puisque enfin la France vous est chere,
* Rendez-lui ce héros qui serait son appui:
* Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMÉLIE.

Ah! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, et cet hymen est nn crime à mes yeux.

TAÏSE.

Qnoi! le prince à ce point vous serait odieux?
* Quoi! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
* Qui confondent des droits les bornes incertaines,
* Où le meilleur parti semble encor si douteux,
* Où les enfants des rois sont divisés entre eux;
* Vous, qu'nn astre plus donx semblait avoir formée
Ponr l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,
Pouvez-vons n'opposer qu'nn sentiment d'horrenr
Aux sonpirs d'un héros qui fut votre vengeur?
Vous savez qne ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cede, et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
* Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
* Peut-il causer les plenrs dont vos yeux sont noyés?

AMÉLIE.

Quoi, pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime!
Je lui dois tout, sans donte, et c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMÉLIE.

Eh bien! connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie:
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frere.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMÉLIE.

Nos serments mutuels
Devançaient les serments réservés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargerent de fers.
Le duc est l'allié de ce peuple indomtable:
Il me sauva, Taïse; et c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
* Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagements:
Vous eussiez mis un frein à ses emportements.

AMÉLIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes miseres,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux freres.
Vamir, toujours fidele à son maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins qu'en des temps plus heureux
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse

Le rendrait plus à craindre, et moi plus malheureuse.
C'en est trop; il est temps de quitter ses états:
Fuyons des ennemis; mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs, en secret, méditent leur sortie:
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMÉLIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite!

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC, *à Taïse.*

Est-ce elle qui m'échappe? est-ce elle qui m'évite?
Taïse, demeurez; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir:
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidele,
Elle étale à mes yeux le faste de son zele;
Il est temps que tout cede à mon amour, à moi;
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
Elle me doit la vie, et jusqu'à l'honneur même;

Et moi, je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer:
L'autel est prêt ; j'y cours : allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'état dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui ; vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre ?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire :
Elle a sur moi, sans doute, un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah ! trop sévere ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
* Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?
* Amants aimés, heureux, ils vont tous aux combats ;
Et, du sein du bonheur, ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même!
Le salut de l'état m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée ;
Déja, de tous côtés, la nouvelle est semée
Que Vamir, votre frere, est armé contre nous.
Je sais que dès long-temps il s'éloigna de vous.

Vamir ne m'est connu que par la renommée:
Mais si, par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentiments
Qui l'attachaient à vous, dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins...

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frere!
Près de mes ennemis mendier sa faveur!
Pour le haïr, sans doute il en coûte à mon cœur;
Je n'ai point oublié notre amitié passée:
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi:
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fiere constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili, soumis aux lois d'un maire!
De Pepin, son tyran, je crains peu la colere;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander.
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les lois
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger;
Et, tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un maire, et votre haine est juste:
Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste,

Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer.
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux et terrible;
Ces brigands africains sont des tyrans nouveaux,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non; je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps...

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentiments.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour et la colere.

LE DUC.

Je le sais; je ne peux fléchir mon caractere.

LISOIS.

On le peut; on le doit: je ne vous flatte pas;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
* L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux:
* Vous y voulez tomber; et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlants desirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.

8.

Mais. jusqu'à ce moment, sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumulte, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin;
Que l'ingrate, à son gré, décide de ma vie;
Et nous déciderons du sort de la patrie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LE DUC.

Osera-t-elle encor refuser de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe et faible! esclave volontaire!
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil;
Vois tes jours dépendants d'un mot et d'un coup-d'œil.
Lâche! consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, et des pleurs à la rage.
Pour la derniere fois je prétends lui parler.
Allons...

SCENE II.

LE DUC; AMELIE et TAISE, *dans le fond.*

AMÉLIE.

J'espere encore, et tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise?
Que de dangers nouveaux! Ah! que vois-je, Taïse?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi! vous les détournez! quoi! vous voulez encore
Insulter aux tourments d'un cœur qui vous adore,
Et, de la tyrannie exerçant le pouvoir,

Nourrir votre fierté de mon vain désespoir?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front;
* Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
* Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMÉLIE.

* Je ne vous promis rien: vous n'avez point ma foi;
* Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

* Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage...!

AMÉLIE.

* D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
* Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
* Par de justes respects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
* Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
* Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
* Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez: il faut rompre enfin le silence.
* Je vais vous offenser; je me fais violence:
* Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
* Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, et le mien est sans crime;
Il coula pour l'état, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a transmis
* La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
* Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
* L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
* Voilà les sentiments que son sang m'a tracés;
* Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

* Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage;
* Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;

* Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
* Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
* Vous avez fait, madame, une secrete étude
* Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude;
* Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
* Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
* Je ne connaissais pas tout ce zele héroïque,
* Tant d'amour pour l'état, et tant de politique.
* Mais vous, qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
* Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance;
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
* Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

AMÉLIE.

* Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
* Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
* Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

* Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle:
* Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.
* Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons:
* Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
* Quel que soit l'insolent que ce cœur me prefere,
* Redoutez mon amour, tremblez de ma colere;
* C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
* De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher:
* Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
* De quelque joie encor ma fureur est capable,
* Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMÉLIE.

* Non, seigneur; la raison saura vous éclairer:
* Non, votre ame est trop noble; elle est trop élevée,
* Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
* Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais

* Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
* Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
* Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
* Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter;
* Je vous ferai rougir de me persécuter;
* Et je conserverai, malgré votre menace,
* Une ame sans courroux, sans crainte, et sans audace.

LE DUC.

* Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
* Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
* Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence
* D'une cour qui me hait embrasse la défense;
* Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
* Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
* Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
* Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
* Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
* Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
* Aimez; il suffira d'un mot de votre bouche.

AMÉLIE.

* Je ne vous cache point que du soin qui me touche
* A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis:
* Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
* Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient:
* Vous les faites couler; que vos mains les essuient.
* Devenez assez grand pour apprendre à domter
* Des feux que mon devoir me force à rejeter;
* Laissez-moi tout entiere à la reconnaissance.

LE DUC.

* Ainsi le seul Lisois a votre confiance!
* Mon outrage est connu; je sais vos sentiments.

AMÉLIE.

* Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps;
* Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,

* Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
* Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui;
* Imitez sa grande ame, et pensez comme lui.

SCENE III.

LE DUC.

* Eh bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
* A mes yeux, sans rougir, étale mon injure.
* De tant de trahisons l'abyme est découvert;
* Je n'avais qu'un ami; c'est lui seul qui me perd.
* Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
* Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
* Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
* Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu!
* Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
* Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
* Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
* Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
* Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
* Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame, aux passions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,

De sentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop, entre nous.
Ce traître, quel est-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inoui qui vient de me confondre
Quel autre était instruit? quel autre en doit répondre?
Je sais trop qu'Amélie ici vous a parlé;
* En vous nommant à moi, l'infidele a tremblé:
* Vous affectez sur elle un odieux silence,
* Interprete muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

* Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
* M'estimez-vous encore, et pouvez-vous me croire?

LE DUC.

* Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
* Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jusqu'ici la regle de ma vie:
Mais vous, méritez-vous que je me justifie?
* Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
* Avant que, de sa vie heureux libérateur,
* Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincere,
* Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.

* Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
* Ce grand art de séduire, inventé dans les cours,
* Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
* Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
* Je lui parlai d'hymen; et ce nœud respecté,
* Resserré par l'estime et par l'égalité,
* Pouvait lui préparer des destins plus propices
* Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
* Hier avec la nuit je vins dans vos remparts:
* Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
* Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
* D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes;
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats:
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
* J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
* L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
* Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
* Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
* Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
* Et, si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
* S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
* Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'éleve et m'humilie!
Ah! tu devais, sans doute, adorer Amélie:
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; et notre amour suit notre caractere.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter; mon ardeur m'est trop chere.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
* Mon cœur...

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
* Et si vous me devez quelque reconnaissance,

* Faites votre bonheur, il est ma récompense.
* Vous voyez quelle ardente et fiere inimitié
* Votre frere nourrit contre votre allié;
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
* Les débris dispersés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frere.
* Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
* Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
* Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
* Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fiere autorité;
Et bientôt, par vos mains, leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite, au moins; mais crois-tu qu'Amélie
* Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
* Si le même parti nous unissait tous deux?
* Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

* Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
* Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
* Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine;
Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglants les torrents débordés,
* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?

* Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Mon bras, contre un rival, est prêt à vous servir:
* Je voudrais faire plus; je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour; on craint trop son amorce:
* C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
* C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos:
* Il est tyran du faible, esclave du héros.
* Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il regne?
* Vos autres ennemis par vous sont abattus;
* Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

* Le sort en est jeté; je ferai tout pour elle :
* Il faut bien, à la fin, désarmer la cruelle.
* Ses lois seront mes lois; son roi sera le mien;
* Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
* Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
* Avec mes ennemis je me réconcilie.
* Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir.
* Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival; j'avais tort de me plaindre:
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait, dans ma cour, avoir poussé l'orgueil
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup-d'œil?
* Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
* Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
* Des princes de mon sang, et de mes souverains,
* Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
* Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
* La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
* Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
* Sceller tous les serments que je fais à l'amour.
* Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

* Souffrez donc près du roi que mon zele me guide.
* Peut-être il eût fallu que ce grand changement

* Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
* Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
* L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
* Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
* Bénit votre faiblesse, et rend grace à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent:
On prépare l'assaut; le temps, les périls pressent:
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi; vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
* Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
* Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

* Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
* Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
* Vous l'avez pu régler, et vous avez vaincu.
* Ayez dans tous les temps cette heureuse vertu :
L'effet en est illustre autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

LE DUC.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité?
Mais le chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissants efforts.
Mais ce qui me confond, et qui doit vous surprendre,
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;
Sans vouloir se nommer, et sans se découvrir,

Il accusait le ciel, et cherchait à mourir.
Un seul de ses suivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, et le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable?
* Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé:
* Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
* Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
* Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ses impressions;
* Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
* Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence;
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentiments peuvent encor paraître;
* Il est beau de donner la paix à votre maître:
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins:
* De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;
Je la tiendrai: je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.

A tes conseils henrenx tons mes sens s'abandonnent;
La gloire, l'hyménée, et la paix, me conronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS; VAMIR, EMAR, *dans le fond du théâtre.*

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qn'on amene;
Un des siens l'accompagne; il se sontient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô ciel!

LISOIS.

Chevalier générenx,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abnse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis;
C'est en de nobles mains qne le sort vons a mis.
Ne pnis-je vous connaître? et fant-il qn'on ignore
De qnel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je snis un malhenrenx, le jonet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qn'au sonverain de ce séjour funeste
Je pnisse an moins cacher nn sort que je déteste:
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malhenrs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, seigneur; je me retire:
Je respecte un chagrin dont votre cœur sonpire.
Croyez que vons pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux et plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux! mon cœur en désespere :
J'ai trop vécu.

ÉMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez graces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangere.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son
frere!

ÉMAR.

Mais, ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance:
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

ÉMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frere infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste ciel! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de serments,
Ait violé la foi de ses engagements?
Et pour qui? juste ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!

Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frere injuste et cruel!

ÉMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que, parmi tant de biens qu'il vous enleve encore,
Amélie en effet est le plus précieux;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate; elle sait que ma vie
Par d'éternels serments à la sienne est unie;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance:
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance!
Et mon frere a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne?
La consolation, trop funeste et trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas?
Allons; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidele au roi mon maître, et même à la perfide.
Peut-être, en apprenant ma constance et mon sort,
Dans les bras de mon frere elle plaindra ma mort.

ÉMAR.

Cachez vos sentiments: c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCENE IV.

LE DUC, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce mystere m'irrite; et je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir:

Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumiere du jour, pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidele! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entends-je? et quels accents ont frappé mes esprits?

VAMIR.

* M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah, Vamir! ah, mon frere!

VAMIR.

* Ce nom, jadis si cher, ce nom me désespere.
* Je ne le suis que trop ce frere infortuné,
* Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

* Tu n'es plus que mon frere, et mon cœur te pardonne;
Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

* J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
* Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage
* De haïr ton pays, de trahir sans remords
* Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

LE DUC.

* Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître;
* A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frere, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes provinces,
A la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais...

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frere est trop heureux.

VAMIR.

* Je le crois: on disait que d'un amour extrême,
* Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
* Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

LE DUC.

* J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
* Oui, j'aime avec fureur: une telle alliance
* Semblait pour mon bonheur attendre ta présence;
* Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
* Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(*à sa suite.*)
* Allez, et dites-lui que deux malheureux freres,
* Jetés par le destin dans des partis contraires,
* Pour marcher désormais sous le même étendard,

* De ses yeux sonverains n'attendent qu'un regard.
(*à Vamir.*)
* Ne blâme point l'amour où ton frere est en proie;
* Pour me justifier il snffit qu'on la voie.

VAMIR.

* Cruel!... elle vons aime?

LE DUC.

Elle le doit, dn moins:
* Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
* Il n'en est plus; je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

* Qnels effroyables coups le cruel me prépare!
* Ecoute; à ma doulenr ne veux-tu qu'insulter?
* Me connais-tu? sais-tu ce qne j'osais tenter?
* Dans ces fnnestes lieux sais-tu ce qui m'amene?

LE DUC.

* Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCENE V.

LE DUC, VAMIR, AMELIE.

AMÉLIE.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Je me meurs!

LE DUC.

Econtez.
Mon bonheur est venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, et je retrouve un frere;
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chere.
* Et vous, mon frere, et vous, soyez ici témoin
* Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
* Ce qne votre reproche, ou bien votre priere,
* Le généreux Lisois, le roi, la France entiere,
Demanderaient ensemble, et qn'ils n'obtiendraient pas,
* Soumis, et subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vons avez craint l'hommage:

Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Eh bien, il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.
* L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
* Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
* Vous, courez, mon cher frere, allez dès ce moment
* Annoncer à la cour un si grand changement.
* Soyez libre, partez; et de mes sacrifices
* Allez offrir au roi les heureuses prémices:
* Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
* Celle qui m'a domté, qui me ramene à lui,
* Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidele,
* Changé par ses regards, et vertueux par elle!

VAMIR, *à part.*

* Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.
(*à Amélie.*)
* Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

LE DUC.

* Eh quoi! vous demeurez interdite et muette!
* De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
* Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
* Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous:
Un mot peut me l'ôter; la fin m'en sera chere.
Je vivais pour vous seule, et mourrai pour vous plaire.

AMÉLIE.

Je demeure éperdue, et tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah! seigneur, si votre ame, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, et chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux;
Ils auront dans vous-même une source plus pure.
* Vous avez écouté la voix de la nature;
* L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre onvrage, et c'est là mon malheur ;
* Snr tout autre intérêt ce triste amonr l'emporte.
* Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe.
* Dussé-je vous déplaire, et forcer votre cœur,
* L'antel est prêt ; veuez.

VAMIR.

Vons osez !

AMÉLIE.

Nou, seigneur.
* Avant qne je vous cede, et que l'hymen nous lie,
* Aux yeux de votre frere arrachez-moi la vie.
* Le sort met entre nous un obstacle éternel.
* Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir... ingrate... Ah ciel !
* C'en est donc fait... mais nou... mou cœur sait se contraindre.
* Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
* Je vous reuds trop justice ; et ces séductious,
* Qui vont an foud des cœurs chercher nos passions,
* L'espoir qu'ou donne à peine, afiu qu'on le saisisse,
* Ce poisou préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
* Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
* Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
* Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste,
* Et je ne prétends pas, indignement épris,
* Rougir devant mon frere, et sonffrir des mépris.
* Montrez-moi seulemeut ce rival qui se cache ;
* Je lui cede avec joie un poison qu'il m'arrache :
* Je vous dédaigne assez tous deux pour vons unir,
* Perfide ! et c'est ainsi que je dois vons punir.

AMÉLIE.

* Je devrais senlement vous quitter, et me taire ;
* Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chere,

* Votre frere est présent, et mon honneur blessé
* Doit repousser les traits dont il est offensé.
* Pour un autre que vous ma vie est destinée;
* Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
* Oui, j'aime ; et je serais indigne, devant vous,
* De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
* Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
* J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
* Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
* Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
* Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
* Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
* Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
* A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
* J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
* Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
* J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
* J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

LE DUC.

* Je vous dois ma colere, et sachez qu'elle égale
* Tous les emportements de mon amour fatale.
* Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
* Que Vamir fût présent, et me vît immoler!
* Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure!
* Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
* Si... mais il n'a point vu vos funestes appas;
* Mon frere, trop heureux, ne vous connaissait pas.
* Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire
* Que mon lâche dépit lui cede la victoire.
* Je vous trompais: mon cœur ne peut feindre long-
temps.
* Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirants;
* Et ma main, sûr sa cendre à votre main donnée,
* Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
* Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
* Pour des mortels obscurs des princes méprisés;

* Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
* Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

* Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

LE DUC.

* Et pourquoi, vous, mon frere, osez-vous l'excuser?
* Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
* Ciel! à ce piege affreux ma foi serait livrée!
* Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
* L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré;
* J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence.
* Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance:
* Connais un désespoir à tes fureurs égal;
* Frappe; voilà mon cœur, et voilà ton rival.

LE DUC.

* Toi, cruel! toi, Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années
* L'amour la plus secrete a joint nos destinées.
* C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
* Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
* Par tes égarements juge de mes transports.
* Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
* L'excès des passions qui dévorent une ame;
* La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme;
* Mon frere est mon rival, et je l'ai combattu;
* J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
* Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
* J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
* Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
* Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
* Ni le lieu, ni le temps, ni sur-tout ton courage:

* Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié :
* Sois cruel comme moi; punis-moi sans pitié :
* Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
* Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
* A la face des cieux je lui donne ma foi;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
* Frappe; et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
* Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse;
* Frappe, dis-je: oses-tu?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux; soldats, obéissez.

AMÉLIE.

(*aux soldats.*) (*au duc.*)
* Non, demeurez, cruels... Ah! prince, est-il possible
* Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
* Seigneur!

VAMIR.

Vous, le prier! plaignez-le plus que moi;
* Plaignez-le; il vous offense; il a trahi son roi.
* Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
* Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

AMÉLIE.

(*à Vamir.*) (*au duc.*)
* Ah, cher prince!... Ah, seigneur! voyez à vos genoux...

LE DUC.

(*aux gardes.*) (*à Amélie.*)
* Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
* Vos prieres, vos pleurs en faveur d'un parjure,
* Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
* Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
* Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
* Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,

* N'en accusez que vous; nos maux sont votre ouvrage.

AMÉLIE.

* Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

* Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur:
* Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS, UN OFFICIER, etc.

LISOIS.

J'allais partir; un peuple téméraire
* Se souleve en tumulte au nom de votre frere:
* Le désordre est par-tout; vos soldats consternés
* Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
* Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
* L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

* Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
* Du fruit de votre haine, et de vos attentats:
* Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'officier.* (*à Lisois.*)
* Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

* Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
* Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
* Auriez-vous violé par cette lâche injure
* Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
* Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

VAMIR.

* Non; mais suis-je réduit à me justifier?
* Lisois, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
* Que mon frere est rebelle, et qu'il trahit son maître.

LISOIS.

* Ecoutez: ce serait le comble de mes vœux
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France désolée,
* A nos dissentions la nature immolée,
* Sur nos communs débris l'Africain élevé
* Menaçant cet état par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public servir votre disgrace;
* Rapprochez les partis, unissez-vous à moi
* Pour calmer votre frere, et fléchir votre roi,
* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

* Ne vous en flattez pas; vos soins sont inutiles.
* Si la discorde seule avait armé mon bras,
* Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
* Vous pourriez espérer de réunir deux freres,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
* Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

* Et quel est-il, seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour;
* Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

LISOIS.

* Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
* Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
* L'amour subjuguer tout; ses cruelles faiblesses
* Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
* Des freres se haïr; et naître en tous climats
* Des passions des grands le malheur des états?

* Prince, de vos amours laissons là le mystere:
* Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frere;
* Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
* Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
* Le plus pressant danger est celui qui m'appelle;
* Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
* Je vois les passions plus puissantes que moi,
* Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
* Je lui dois mon secours; je vous laisse, et j'y vole.
* Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
* Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
* Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
* Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
* Du sang de nos tyrans une union si chere.
* Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
* Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMÉLIE.

QUELLE suite, grand Dieu, d'affreuses destinées!
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enleve à votre amour:
Un orage nous joint; et, dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare!
Vamir, frere adoré d'un frere trop barbare,
Vous le voulez, Vamir; je pars, et vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels lieux mes pas sont arrêtés.
* Au pouvoir d'un rival ma parole me livre:
* Je peux mourir pour vous, et je ne peux vous suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'osez le fuir!

VAMIR.

L'honneur est mon tyran; je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée;
La retraite à vos pas déja semble assurée;
On vous attend: le ciel a calmé son courroux.
Espérez...

AMÉLIE.

Et que puis-je espérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMÉLIE.

Ce jour est un siecle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste!
* Seigneur, de votre sang le Maure est altéré:
* Ce sang à votre frere est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore:
Il est votre rival, et l'allié du Maure.
Je crains...

VAMIR.

Il n'oserait...

AMÉLIE.

Son cœur n'a point de frein.
* Il vous a menacé; menace-t-il en vain?

VAMIR.

* Il tremblera bientôt: le roi vient, et nous venge;
* La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
* Allez: si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
* Des foudres allumés grondant autour de nous,
* Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
* Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable:
* Mais redoutez encor mon rival furieux;
* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux:
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence; évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de son sang et du mien.
Seul espoir de ma vie, et mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste:
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
* Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde: partez.

AMÉLIE.

* Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

VAMIR.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frere.
* Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,

Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous sur-tout à son fatal empire:
Songez que ce matin vous quittiez ses états.

AMÉLIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asyle affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort, que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs ébranlent ma constance:
Vous avez trop tardé... Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC, GARDES.

LE DUC.

* Je l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux;
* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

* Il ne te trahit point; mais il t'offre sa tête.
* Porte à tous les excès ta haine et ta fureur;
* Va, ne perds point de temps; le ciel arme un vengeur.
* Tremble: ton roi s'approche; il vient, il va paraître;
* Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

* Il pourra te venger, mais non te secourir;
* Et ton sang...

AMÉLIE.

Non, cruel; c'est à moi de mourir.
* J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite;
* J'ai gagné tes soldats; j'ai préparé ma fuite:
* Punis ces attentats, et ces crimes si grands

* De sortir d'esclavage, et de fuir ses tyrans:
* Mais respecte ton frere, et sa femme, et toi-même.
* Il ne t'a point trahi, c'est un frere qui t'aime.
* Il voulait te servir quand tn veux l'opprimer.
* Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
* L'amonr n'est-il en toi qu'nn juge inexorable?

LE DUC.

* Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
* C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
* Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
* Vous qui pour leur malheur armiez des mains si cheres.
* Puisse tomber sur vous tout le sang des denx freres!
* Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
* Je suis prêt à monrir, et prêt à le frapper.
* Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
* Oui, je vous aime encor: le temps, le péril presse;
* Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel:
* Voilà ma main, venez; sa grace est à l'autel.

AMÉLIE.

* Moi, seigneur?

LE DUC.

C'est assez.

AMÉLIE.

Moi, qne je le trahisse!

LE DUC.

* Arrêtez.... répondez....

AMÉLIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qn'il périsse!

VAMIR.

* Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.
* Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas:
* Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.

* Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
* Et si vous succombiez à son lâche courroux,
* Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

* Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMÉLIE.

* Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice!
* De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir?
* Quoi! voulez-vous....

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,
* Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
* Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
* Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
* Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
* Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMÉLIE, *à Lisois.*

* Ah! je n'attends plus rien que de votre justice:
* Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

* Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

* J'atteste ici le ciel....

LE DUC.

Eloignez de ma vue,

* Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMÉLIE.

* Va, tyran, c'en est trop: va, dans mon désespoir,
* J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
* J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
* Qu'une femme du moins en serait respectée:
* L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
* Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
* Dans ton féroce amour immole tes victimes;
* Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes;
* Mais compte encor la tienne: un vengeur va venir;
* Par ton juste supplice il va tous nous unir.
* Tombe avec tes remparts; tombe, et péris sans gloire;
* Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
* A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
* La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

* Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
* Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
* Que la main de la haine, et que les mêmes coups
* Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.
(il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

* Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage.

LE DUC.

* Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
* Le temps presse: veux-tu qu'un rival odieux
* Enleve la perfide, et l'épouse à mes yeux?
* Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
* Ait soulevé le peuple, et me livre à son maître?

LISOIS.

* Je vois trop en effet que le parti du roi

* Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
* De la sédition la flamme réprimée
* Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

* C'est Vamir qui l'allume; il nous a trahis tous.

LISOIS.

* Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
* La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
* Dans la plaine déja les Français sont en armes,
* Et vous êtes perdu si le peuple excité
* Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
* Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien! que faut-il faire?

LISOIS.

* Les prévenir; domter l'amour et la colere.
* Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
* Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
* Nous pouvons conjurer ou braver la tempête;
* Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
* Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
* Appaiser avec gloire un monarque irrité:
* Ne vous rebutez pas; ordonnez; et j'espere
* Signer en votre nom cette paix salutaire.
* Mais s'il vous faut combattre et courir au trépas,
* Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre;
* Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
* Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever:
* Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver:
* Mais je la veux terrible; et, lorsque je succombe,
* Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

* Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

LE DUC.

* Il est dans cette tour, où vous seul commandez ;
* Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

* De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frere?

LE DUC.

* Non ; je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
* D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
* Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

* Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

* Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

* Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haine étrangere;
* J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
* Que m'importent l'état et mes vains alliés?

LISOIS.

* Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
* Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
* Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
* Allez; je puis encor, dans le sort qui me presse,
* Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
* D'autres me serviront, et n'allégueront pas
* Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, *après un long silence.*

* Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
* Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel; vous êtes malheureux:
Je vous aime, il suffit: je me rends à vos vœux.

Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire enx-
mêmes.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils moments, vons éprouviez la foi;
* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zele,
* Si Lisois vous aimait, et s'il vons fut fidele.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité:
L'univers m'abandonne, et toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

* Non: mais en vous rendant ce malheureux service,
* Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

* Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
* Protecteur insolent, commande sons mes yeux:
* Je ne venx pas servir un tyran qui nous brave.
* Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
* Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
* Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
* Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite:
* Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
* Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
* Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

* Oui, pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
* Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite,
* Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
* Ma douleur se repaisse à mes derniers moments;
* Tout le reste est égal, et je te l'abandonne.

* Prépare le combat ; agis, dispose, ordonne.
* Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
* Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
* Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
* Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire !
* Périsse avec mon nom le souvenir fatal
* D'une indigne maîtresse, et d'un lâche rival !

LISOIS.

* Je l'avoue avec vous, une nuit éternelle
* Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
* C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
* Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

LE DUC, UN OFFICIER, , GARDES.

LE DUC.

* O ciel! me faudra-t-il de moments en moments
* Voir et des trahisons et des soulèvements?
* Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

LE DUC.

* L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
* Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A par-tout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

* Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

* Oui, seigneur, et déja vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance.
* Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté;
* Il a vu ma fureur avec tranquillité:
* On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
* Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.

* Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
* Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
* Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle :
* Ayez la même audace avec le même zele ;
* Imitez votre maître ; et s'il vous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*il reste seul.*)

Eh bien, c'en est donc fait! une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui, moi? je tremblerais des coups qu'on va porter !
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter !
* Je frissonne; une voix gémissante et sévere
* Crie au fond de mon cœur : Arrête! il est ton frere.
* Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
* Songe à des droits plus saints; Vamir fut ton ami.
* O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
* Il fut le confident de toutes mes pensées.
* Avec quelle innocence, et quels épanchements,
* Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
* Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
* D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
* Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
* D'un frere que j'aimai déchirerait le sein!
* O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
* Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
* Je sens combien le crime est un fardeau cruel!
* Mais que dis-je? Vamir est le seul criminel.
* Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie;
* Il m'enleve l'objet dont dépendait ma vie.
Ah! de mon désespoir injuste et vain transport!
* Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort?
* Hélas! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
* Leur tranquille union croissait dans le silence;
* Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
* Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
* Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colere,

* Il me trompe, il me hait : n'importe, il est mon frere.
C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux :
C'est à moi de mourir ; mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en est temps encor.

SCENE II.

LE DUC, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour : que tout soit suspendu ;
Que mon frere....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu ?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,
* Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
* C'est Lisois qui l'ordonne ; et je crains que le sort...

LE DUC.

* Qu'entends-je ?... malheureux ! Ah ciel ! mon frere est mort !
* Il est mort, et je vis ! et la terre entr'ouverte,
* Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte !
* Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
* Frere dénaturé, ravisseur, assassin :
O ciel ! autour de moi que j'ai creusé d'abymes !
Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
* Le voile est déchiré ; je m'étais mal connu.
* Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
* Ah, Vamir ! ah, mon frere ! ah, jour de ma ruine !
* Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine.
* Quoi, mon frere !

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement
* Vent, seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
* Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence :
* Mais non; d'un parricide elle doit se venger;
* Dans mon coupable sang sa main doit se plonger :
* Quelle entre.... Ah! je succombe, et ne vis plus
qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMÉLIE.

* Vous l'emportez, seigneur; et puisque votre haine,
* (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
* Ces affreux sentiments que vous nommez amour?)
* Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
* Veut ou le sang d'un frere, ou ce triste hyménée...
* Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
* A force de forfaits vous êtes mon époux.
* Brisez les fers honteux dont vous chargez un frere ;
* De vos murs sous ses pas abaissez la barriere;
* Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
* Je trahis mon amant, je le perds à ce prix;
* Je vous épargne un crime, et suis votre conquête.
* Commandez, disposez, ma main est toute prête.
* Sachez que cette main que vous tyrannisez
* Punira la faiblesse où vous me réduisez;
* Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....
* Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
* Allons.... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
* Quoi! votre frere encor n'est point en liberté?

LE DUC.

* Mon frere?

AMÉLIE.

Dieu puissant, dissipez mes alarmes!
* Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

* Vous demandez sa vie!

AMÉLIE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
* Vous qui m'aviez promis....

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps.

AMÉLIE.

* Il n'est plus temps! Vamir....

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle,
Que l'amour a conduit cette main criminelle.
* Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
* Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
* Frappez; que votre main, contre moi ranimée,
* Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
* Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
* Oui, j'ai tué mon frere, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire,
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE, *se jetant entre les bras de Taïse.*

* Vamir est mort! barbare!

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main
* Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMÉLIE, *soutenue par Taïse, et presque évanouie.*

* Il est mort!

LE DUC.

Ton reproche....

AMÉLIE.

Epargne ma misere:

* Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
* Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir;
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser, et mourir.

LE DUC.

* Ton horreur est trop juste. Eh bien! chere Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
* Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
* Que ma main les conduise....

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel! que faites-vous?

LE DUC. (*On le désarme.*)

* Laissez-moi me punir et me rendre justice.

AMÉLIE, *à Lisois.*

* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

* Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

* Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

* Malheureux que je suis! ta sévere rudesse
* A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
* Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
* Que qnand ma passion t'ordonnait des forfaits?
* Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frere!

LISOIS.

* Lorsqne j'ai refusé ce sanglant ministere,
* Votre aveugle courronx n'allait-il pas sondain
* Dn soin de vons venger charger une autre main?

LE DUC.

* L'amour, le seul amour, de mes sens toujonrs maître,
* En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;
* Mais toi, dont la sagesse et les réflexions

* Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
* Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide!

LISOIS.

* Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
* Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
* D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
* Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
* Au prix de votre sang vous voudriez sauver
* Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
* Je puis donc m'expliquer: je puis donc vous apprendre
* Que de vous-même enfin Lisois sait vous défendre.
* Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.
(*au duc.*) (*à Amélie.*)
* Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
* Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
* Venez, paraissez, prince; embrassez votre frere.
(*Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*

SCENE V.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMÉLIE.

* Qui! vous?

LE DUC.

Mon frere?

AMÉLIE.

Ah ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser?

VAMIR, *s'avançant du fond du théâtre.*

* J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

LE DUC.

* Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur
l'oublie.

AMÉLIE.

* Lisois, digne héros qui me donnez la vie....

LE DUC.

* Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
* Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
* J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
* Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
* Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

* Après ce grand exemple, et ce service insigne,
* Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
* Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
* Mes yeux, couverts d'un voile, et baissés devant toi,
* Craignent de rencontrer et les regards d'un frere,
* Et la beauté fatale à tous les deux trop chere.

VAMIR.

* Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
* Quel est donc ton dessein? parle.

LE DUC.

De me punir;
* De nous rendre à tous trois une égale justice ;
* D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
* Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
* L'amour et le courroux m'avaient précipité.
* J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle
* Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
* Lisois sait à quel point j'adorais ses appas,
* Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
* Dévoré malgré moi du feu qui me possede,
* Je l'adore encor plus.... et mon amour la cede.

Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux:
Aimez-vous; mais au moins pardonnez-moi tous
deux.

VAMIR.

Ah! ton frere à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMÉLIE.

* Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
* La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes
pertes.
* Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu:
(*à Vamir.*)
Je suis en tout ton frere; et mon ame attendrie
* Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
* Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
* Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zele,
Au sang, à la patrie, à l'amitié, fidele,
Et vous faire oublier, après tant de tourments,
A force de vertus, tous mes égarements.

FIN DU DUC DE FOIX.

L'ORPHELIN

DE LA CHINE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 20 auguste 1755.

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL

DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

Je voudrais, monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette piece qui ait réuni tous les suffrages par les agréments de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, et où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions et mes paroles: il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que, si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que, si votre oncle fonda

des beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoise, traduite par le P. Brémare, qu'on trouve dans le recueil que le P. du Halde a donné au public. Cette piece chinoise fut composée au quatorzieme siecle, sous la dynastie même de Gengis-Kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changerent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégerent tous les arts établis à la Chine; ils adopterent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car, lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siecle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde: évènement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise, qui porte le nom de l'Orphelin, est tirée d'un recueil immense des pieces de théâtre de cette nation : elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc longtemps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans

la senle ville d'Athenes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vons le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de Pilpay et de Lokman, qni renferment toute la morale, et qui instruisent en allégories toutes les nations et tous les siecles.

Il semble qn'après avoir fait parler les animaux, il n'y eut qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scene, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en aviserent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs, et les Romains, sont les seuls peuples anciens qui aient connn le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plns nous l'avons vu adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siecle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qn'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette piece est toute barbare en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si

ou le compare à nos pieces du quatorzieme siecle. Certainement nos troubadours, notre bazoche, la société des enfants sans souci, et de la mere-sotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette piece est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII et de Charles VIII.

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies *françaises* et espagnoles du dix-septieme siecle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la piece chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakespear et de Lopez de Vega, qu'on a nommées tragédies; c'est un entassement d'évènements incroyables. L'ennemi de la maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Aymard, parmi nous, devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, et envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison, et un poignard; Tchao chante selon l'usage, et se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de Tchao. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfants,

afin que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les Mille et une nuits en action et en scenes; mais, malgré l'incroyable, il y regne de l'intérêt; et, malgré la foule des évènements, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont deux grands mérites en tout temps et chez toutes nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pieces modernes. Il est vrai que la piece chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de temps et d'action, développements de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois qui, au quatorzieme siecle, et si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européens, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossiere de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pieces qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qni nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qni nons avons obtenn avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Enrope, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés, ponr oser seulement vouloir nons imiter. Nous avons pnisé dans leur histoire des sujets de tragédie, et ils ignorent si nons avons nne histoire.

Le célebre abbé Metastasio a pris pour snjet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à-peu-près que moi, c'est-à-dire nn orphelin échappé an carnage de sa maison, et il a pnisé cette aventnre dans une dynastie qni régnait neuf cents ans avant notre ere.

La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tont un antre sujet. J'en ai choisi un tont différent encore des deux antres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture, qni est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la Henriade jusqu'à Zaïre, et jusqu'à cette piece chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qni m'a inspiré; et que, dans l'histoire du siecle de Louis XIV, j'ai célébré mon roi et ma patrie, sans flatter ni l'un ni l'antre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un

auteur chinois traduit en espagnol par le célebre Navarette :

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre « qu'à tes amis : crains le public et tes confreres ; car « on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, « et on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La ca- « lomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner « pour te perdre, tandis que la vérité, qui est muette, « restera auprès de toi. Le célebre Miug fut accusé « d'avoir mal pensé du Tien et du Li, et de l'em- « pereur Vang ; on trouva le vieillard moribond qui « achevait le panégyrique de Vang, et un hymne au « Tien et au Li, etc. »

ACTEURS.

GENGIS-KAN, empereur tartare.

OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La scene est dans un palais des mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IDAME, ASSELI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSÉLI.

Eh! qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentiments de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'éleve pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pere, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interpretes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,

Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la fondre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chere et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déja, dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asyle.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parents surpris parurent un outrage!

Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivants,
Dont le nom seul impose au reste des vivants!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur, brillaient sur son visage;
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; et mon cœur s'en applaudit peut-être:
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent siecles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespere.
J'ai refusé sa main; je suis épouse et mere:
Il ne pardonne pas : il se vit outrager;
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, et revers incroyable!
Est-il possible, ô dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mene au trépas?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos miseres,
Si l'empereur encore au palais de ses peres
A trouvé quelque asyle, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire;
Une ombre de respect pour son saint ministere
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Etre suprême et la religion!
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma
bouche.
Je me meurs...

SCENE II.

IDAME, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.

Le malheur est au comble ; il n'est plus, cet empire :
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit :
La sagesse n'est rien ; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos freres mourants,
Portant par-tout le glaive et les feux dévorants.
Ils pénetrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfants ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense;
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux pere;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le pere, les enfants, et leur mourante mere.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée
Du conquérant tartare et du peuple ignorée:
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils. »

Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever:
Ne désespérons point, et préparons leur fuite;
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages;
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asyles sacrés,
Eloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asyle!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAME, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

Etan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible;
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense;
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglants et déchirés...
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je? hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.

Mais d'nn plus grand désastre on nons menace encor;
On prétend qne ce roi des fiers enfants du Nord,
Gengis-Kau, qne le ciel envoya ponr détruire,
Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,
Dans uos murs autrefois incounu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours iudigné,
Consommer sa colere et venger sou injnre.
Sa nation farouche est d'une autre uature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts:
Ils habitent des champs, des tentes, et des chars;
Ils se croiraient gênés daus cette ville immense;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Daus mon obscurité j'avais qnelque espérance;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nons nuire attachés,
Ont éclairé la uuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à lenr maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le jnste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler sou pouvoir:
Veillons sur lui; voilà notre premier devoir.
Que uous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O ciel, prends ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME, ASSELI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire

Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains:
Je vais l'attendre: allez; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes nous réduits? O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses?
Etes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel! Eh quoi! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes;
Et si je n'étais mere, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin

Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, Mourons, et, lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentiments secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent:
Mon cœur répond au vôtre; il sent tous vos tourments.
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes serments.
Auprès de cet enfant allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prieres, mes cris pourront-ils le défendre?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ÉTAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'état, que sa mort peut sauver:
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute: cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui;

Je pleure la patrie, et n'espere qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zele,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidele.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et cet enfant, qui vous est étranger...

ZAMTI.

Etranger! lui! mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son pere;
Je le sais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asyle:
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée

Ce tendre rejeton d'nne tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs;
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage fnneste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de qnoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, seignenr?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ÉTAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils nnique.

ÉTAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse;
Respecte mon malhenr, et sur-tont ma faiblesse:
N'oppose ancun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affrenx me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié...

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.

Je suis pere ; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi, par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI.

J'ai fait taire le sang! Ah, trop malheureux pere!
J'entends tropcette voix si fatale et si chere.
Ciel! impose silence aux cris de ma douleur!
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour domter la nature :
Que peut-il par lui-même ? acheve, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ZAMTI.

Étan auprès de moi tarde trop à se rendre:
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
Je n'en eus pas la force: en ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils...

ZAMTI.

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi;
Est-il en sûreté?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses peres
Cachent à nos tyrans sa vie et ses miseres.

Il vous devra des jours pour souffrir commencés;
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit: c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fideles!
O mes rois! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur et ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mere en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence:
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAME.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité

N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misere:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mere.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les disgraces affreuses;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand dieu! si ma crédulité

Eût tombé dans le piege à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée;
Je cessais d'être mere, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiete, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidele,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mere,
Et j'ose dire encor de son malheureux pere.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O, ma chere Idamé! ces moments seront courts:
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande:
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblants, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asyles;
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas..! il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir;
Crains sa mere.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez: ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes serments, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je; ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre:
Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de pere et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premieres,
Les devoirs, les liens des nations entieres:
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide:
Que les jours de mon fils n'achetent point ses jours:
Loin de l'abandonner, je vole à son secours;
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mere qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O pere infortuné! cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut être,

Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes seus désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mere doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mere,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux:
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux;
Allez: votre empereur en ces lieux va paraître;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir:
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir;
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête:
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix:
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, et des rebellions
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte: il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage:
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris:
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(*à un de ses suivants.*)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidele interprete,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez: demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! ponvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je fonle anx pieds ce trône, et je regne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yenx.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asyle,
J'essnyai les mépris qn'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigne à l'étranger:
On dédaignait un Scythe ; et la honte et l'ontrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage;
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi ! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressonvenir vous seriez occnpé !

GENGIS.

Mon esprit, je l'avone, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon hnmble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'ens que ce moment de faiblesse et d'errenr:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne:
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve nn dépit trop indigne de moi;
Mais an moins je voudrais qu'elle connût son roi;
Qne son œil entrevît, dn sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens;
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages:
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux;
Ses paroles, ses traits, respiraient l'art de plaire.
Je rends grace au refus qui nourrit ma colere;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame tout entiere
Se doit aux grands objets de ma vaste carriere.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée;
Je bannis sans regret cette lâche pensée:
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir:
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déja rangée ;
Mais un évènement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas :
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez! c'est mon fils que vous assassinez!
C'est mon fils! on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractere,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mere.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
Frappez : voilà le sang que vous me demandez ;
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-temps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils :
Le mensonge n'a point des douleurs si sinceres ;
On ne versa jamais de larmes plus ameres.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice ;

Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence:
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfants de son maître on s'attache aisément;
Le danger, le malheur ajoute au sentiment;
Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable: ils sont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines:
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers sur-tout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystere.
A l'aspect des tourments, ce mandarin sévere
Persiste en sa réponse avec tranquillité;
Il semble sur son front porter la vérité:
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes;
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris:
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter:
« Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
« Malgré ses cruautés j'espere en sa clémence:
« Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
« Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux? »
C'est ainsi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystere enfin je dois être éclairci.
(*à sa suite.*)
Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amene ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infideles,
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? est-il possible? ô ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé! c'est elle! et mes sens...

SCENE II.

GENGIS, IDAME, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

Ah! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.

J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie :
Le repos de l'état me demande sa vie ;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré ;
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire :
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misere.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux :
Vous me l'avez promis; sa grace est prononcée.

GENGIS.

Sa grace est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande ;
Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver?
Quel est cet insolent qui pense me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux et fidele,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!... lui? mais depuis quand formâtes-vous ces
nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, *d'un côté;* IDAME, ZAMTI, *de l'autre,* GARDES.

GENGIS.

Parle; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence:
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture, il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(*à ses gardes.*)
Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux pere!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien! mon fils l'emporte; et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cede à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire;
Dans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité:
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux:

J'ai dû plus respecter sa fermeté sévere;
Je devais l'imiter: mais enfin je suis mere;
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mere aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le pere confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu:
L'un n'attend son salut que de son innocence;
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse:
Mon sort suivra le tien; je meurs, si tu péris;
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traitre, ils ne le sont pas:
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi:
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidele.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zele:
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie?

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé: si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar; je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami, je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,

Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide:
C'est un torrent qui passe en son cours homicide;
Le temps ramene l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramenent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé? quoi! c'est là cette esclave?
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave?

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légere étincelle:
Ses imprudents refus, la colere, et le temps,
En ont éteint dans vous les restes languissants;
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni; je le dois, je le veux:
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
Un esclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juste ciel! à ce point mon cœur serait changé!
C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,

Dévorant mon dépit et mes soupirs honteux!
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux!
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime!
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois;
Mes chars et mes coursiers, mes fleches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science:
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs:
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangere,
Dément votre fortune et votre caractere.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne:
J'en étais indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractere, et sur ma volonté,

Un empire plus sûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire:
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie: elle arrive; elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.
Eh bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?

OSMAN.
Elle est prête à périr auprès de son époux
Plutôt que découvrir l'asyle impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice:
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.
Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez; volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.
Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.
Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi:
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute; oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De domter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle:
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos, et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance :
Je cherchais Idamé ; je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(*à sa suite.*)
Allez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la derniere fois que Zamti m'obéisse :
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
(*il reste seul.*)
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés :
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pese à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! vous avez vu ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler;
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répete les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire: on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise:
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentiments, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler:
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers:
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis heureux législateurs,

Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire:
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfants de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort:
Tout cede sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent:
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent;
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'état.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zele hardi réprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCENE III.

GENGIS.

A mon sort à la fin je ne puis résister;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée?
Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté:
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages;
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour:
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'est elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAME.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! seigneur, épargnez une femme, une mere:

Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misere?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner:
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner;
J'ai déja suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux;
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je regne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'état et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre:
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds:
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée:
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre:
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changements tour à tour condamnée,
Je ne le cele point, vous m'avez étonnée:
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits;

Et, quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future;
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main:
Elle était pure alors, et me fut présentée:
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir;
Du dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même:
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfere à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire

A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, et je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentiments, madame; il faut les suivre:
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; et si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son ame vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux! est-il croyable?
Quoi! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable;
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, seigneur, que je révere:
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mere;
Et, si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus quand vous me résistez;

Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups :
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus ; quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnerent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austeres,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAME, ASSELI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,

Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même;
Ce pouvoir, qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à domter sa colere,
Que ne pouvez-vous point puisque vous savez plaire!

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus:
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde:
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux:
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAME, ASSELI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du tyran tel est l'ordre funeste;

Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi:
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas:
Mes soins l'ont enfermé dans ces asyles sombres
Où des rois ses aïeux on révere les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zele.
Etan, de son salut ce ministre fidele,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers;
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous:
L'honneur d'être fidele aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'état qu'il faut être fidele.
Remplissons de nos rois les ordres absolus;

Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare;
Eteins sur mon tombeau les foudres du barbare:
Je commence à sentir la mort avec horreur
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur:
Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie:
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mere à ton roi malheureux;
Regne; que ton roi vive, et que ton époux meure:
Regne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux...

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mere?
Tu t'abuses, cruel; et ta vertu sévere
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime?
Crois-moi; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance:
Dans ces remparts fumants, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés;
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains:
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.

Nous mourrons, je le sais, mais tont couverts de
gloire;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons uos noms obscurs au rang des plus grands
noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, graud dieu! que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne;
Toi senle as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

IDAME, ASSELI.

ASSÉLI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats:
Mais Gengis a marché; la mort suivait ses pas;
Et des enfants du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant:
Votre époux avec lui termine sa carriere.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure derniere.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,

C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Tout en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, et changeait de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux, qu'il déteste;
L'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grace, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colere
De ceux qu'il persécute a comblé la misere,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi: mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altiere,
Environné de rois couchés dans la poussiere,
Ne recherchera point un enfant ignoré
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévere
Cet enfant innocent dont il aima la mere:
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

SCENE II.

IDAME, ASSELI, OCTAR

OCTAR.

Idamé, demeurez:
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*à sa suite.*)
Veillez sur ces enfants; et vous à cette porte,

Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(*à Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cede à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une priere vaine:
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs: ici regnent les armes;
Nous ne connaissons point les prieres, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCENE III.

IDAME.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAME.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colere,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grace derniere
Que j'ose demander à la main meurtriere
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidele;
Finissez ses tourments.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance:
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas:
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle:
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné:
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné;

Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez ; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre ;
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, et dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher ;
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas ;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déja mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais :
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance est trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant ;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire ;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire :
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable ;
Votre haine est injuste, et votre amour coupable ;
Cet amour est indigne et de vous et de moi :

Vous me devez justice; et, si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; et déja je la retiens à peine:
Je ne vous connais plus; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés;
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le suis; j'allais cesser de l'être:
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien! je tombe aux pieds de ce maître sévere:
Le ciel l'a fait mon roi; seigneur, je le révere:
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma priere.
Cet entretien sera ma ressource derniere:
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter:
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grace est encore accordée:
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort:
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte!
Faut-il encore aimer? est-ce là mon destin!

(*il sort.*)

IDAMÉ.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAME.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue:
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare:
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien! écoute-moi:
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblants sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort:
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires;

Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déja conçu tes desseins magnanimes;
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi; frappe, et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidele;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle;
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grace au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévere;
Voilà de ton amour la marque la plus chere.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois: tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je...

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAME, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.*

Arrêtez,
Arrêtez, malheureux! O ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misere,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti; tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili: je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se domter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misere,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de pere.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(*à Zamti.*)
Soyez ici des lois l'interprete suprême;
Rendez leur ministere aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice, et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse regne, et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN DE L'ORPHELIN DE LA CHINE.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE,

EN TROIS ACTES;

Traduit de l'anglais de feu M. Thompson,
par feu M. Fatema, comme on sait.

(1759.)

PRÉFACE

DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scene. C'est une injure faite au genre humain : elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la piece de feu M. Thompson. Le célebre Addisson avait balancé long-temps entre ce sujet et celni de Caton. Addisson pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encore au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de dieu que celle de Caton. Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où dieu nons a placés. Enfin Addissou regardait Caton comme la victime de la liberté, et Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, et surtout plns convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet la mort de Socrate aurait fait peu d'impression peut-être dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigiensement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chere pa-

trie. Richard Steele dit expressément dans le Tatler « qu'on doit choisir pour le sujet des pieces de théâ« tre le vice le plus dominant chez la nation pour « laquelle on travaille ». Le succès de Caton ayant enhardi Addisson, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la Mort de Socrate, en trois actes. La place de secrétaire d'état, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thompson son éleve : celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancrede, etc., et finit sa carriere par la Mort de Socrate, qu'il écrivit en prose scene par scene, et qu'il confia à ses illustres amis M. Dodington et M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakespeare, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre Xantippe, femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, et l'aimant; de mettre sur la scene tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette piece une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et, quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, et l'autre à l'Iliade. M. Littleton ne vou-

lut pas qu'on jouât cette piece, parceqne le caractere de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thompson, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédants aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté la Mort de Socrate à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. Thompson.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatema n'a pu écrire cette préface en 1755, parcequ'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! Mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

ACTEURS.

SOCRATE.
ANITUS, grand-prêtre de Cérès.
MÉLITUS, un des juges d'Athenes.
XANTIPPE, femme de Socrate.
AGLAÉ, jeune Athénienne élevée par Socrate.
SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.
DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE et ACROS, } attachés à Anitus.
JUGES.
DISCIPLES DE SOCRATE.
PÉDANTS protégés par Anitus, au nombre de trois.

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chere confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernieres fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espere que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui, sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous une demi-douzaine de robes de soie brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beau-

coup : et sur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fideles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis ; les dieux vous maintiennent dans des sentiments si pieux et si justes ! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfants, et les enfants de vos petits-enfants.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien! ma chere madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh! monseigneur, je ne suis point jalouse ; et, pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athenes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime

et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chere madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mysteres de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, pere d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé : il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mysteres?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagants, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siecle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athenes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable! voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici : vous lui faites trop d'honneur. Je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduisent, ma chere Drixa; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh! bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux, et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois; et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science, et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible : et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son pere Agaton, qui était mon

ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athenes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement; son pere, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernieres volontés d'un ami, et cette discrétion, sont dignes de votre belle ame. Mais on sait assez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Etre suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentiments d'Aglaé. Je lui sers de pere, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déja le consentement de Xantippe votre femme; sans doute, elle est instruite des sentiments d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAE.

SOCRATE.

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athenes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces. (*il sort.*)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me sert de pere, et il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien! s'il dirige vos sentiments, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybele, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non : l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentiments vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez! vous, qui êtes libre! Ah! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAÉ.

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie...

AGLAÉ.

Sophronime n'est point impie; il lui est attaché dès l'enfance; Socrate lui sert de pere comme à moi. Sophronime est plein de graces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée: il ne tient qu'à moi d'être sa femme; mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'ose vous l'avouer, parceque rien n'est plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main?

AGLAÉ.

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non assurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les dieux, en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout; je suis persuadée que l'Etre suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

L'Etre suprême! ma chere fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler; vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentiments dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés; je le veux croire: mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop: mais enfin j'espere vous convertir. Etes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très résolue; et j'en suis très fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez : je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune : songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, et que la fortune reste; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chere fille : je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espere encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois: souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus sort.*)

AGLAÉ, *seule.*

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime: hélas! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCENE V.

AGLAE SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Chere Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux! moi, qui voudrais les payer de mon sang! moi, qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous! moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie! Vous pleurez, et j'en suis la cause! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parceque vous méritez toute ma tendresse, parceque vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés! Non, je ne puis le croire; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée: je jure que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, et que je méprise; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chere Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystere funeste.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAE.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon pere! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire : c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le desirer, me refuse ; et, en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice : ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés ; son pere m'a fait son tuteur et non pas son tyran : je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé ; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont, du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon pere, sage et généreux Socrate, vous me dites qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possede pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien

que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie, que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon pere qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misere.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien : si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chere Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux : mais j'avoue que je n'en ai pas la force; et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfants, Xantippe est bien indiscrete de vous avoir montré ce testament; mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misere; l'écriture de mon pere m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté; je sais travailler de mes mains : c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois ponr moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate : une panvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'anrais voulu vous offrir nn trône ; mais si vous daignez vivre avec moi, notre panvreté respectable est au-dessns dn trône de Crésns.

SOCRATE.

Vos sentiments me plaisent antant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertn qne j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mienx récompensés ; jamais mon espérance n'a été plns remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plns riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi qne votre pere vons a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé nn bien que Xantippe ignore ?

AGLAÉ.

Non, Socrate ; il dit précisément dans son testament qn'il me laisse panvre.

SOCRATE.

Et moi je vons dis qne vous vous trompez, qu'il vous a laissé de qnoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vons veniez tous denx signer le contrat tont-à-l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAE, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vons amusez point anx visions de mon mari : la philosophie est fort bonne, qnand on est à son aise ; mais vons n'avez rien ; il fant vivre : vons philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre,

homme puissant, homme de crédit : venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, et vite; c'est pour votre bien: ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel! ah, chere Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, et sur-tout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous, qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire : Drixa est votre fait: vous me remercierez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déja être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfants, marquez-lui toute sorte de déférences; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur: comment se peut-il qu'Aglaé, dont le pere est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déja dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connais mieux qu'elle les ressources de son pere. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez: pour moi, je dois le secret aux morts comme aux vivants.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé: c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? Je connais la rage de mes ennemis, je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai; mais je mourrais de dou-

leur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAE.

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon pere, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime : c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfants, mais que vos enfants ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens; c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissants de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfants, vous m'attendrissez trop. Ecoutez-moi: ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre pere, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis : je trahirais l'amitié et la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute : le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans

besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre pere : c'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de donleur en me refnsant. Mais retirez-vous, j'apperçois Xantippe. J'ai mes raisons ponr vous conjurer de l'éviter dans ces moments.

AGLAÉ.

Ah, qne vous nons ordonnez des choses cruelles !

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment, vous venez de faire là nn beau chef-d'œuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qni a du crédit parmi les grands, je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple : et vous mariez vos denx étonrdis ensemble pour me faire manquer à ma parole : ce n'est pas assez, vons les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! justes dienx, vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans ? qui paiera vos médecins, qnand vous serez malade ? vos avocats, qnand vous aurez des procès ? enfin que ferai-je, quand ce frippon, ce con tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eus ponr vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous ! Vous vons mêlez de conduire les antres, et il vous faudrait des lisieres ; vons raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur

homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Ecoutez: il n'y a qu'un mot qui serve; rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très bien parler, ma chere Xantippe, et avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déja donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami: le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parceque je suis sobre; ni avocat, parceque je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE.

Le vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui; et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue: est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien! madame Xantippe, voilà comme vous

êtes maîtresse chez vous! Fi! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari! Ce maudit Socrate m'enleve donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune! Il me le paiera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me suis assez fâchée contre lui: c'est un imbécille, je le sais bien; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde: cela n'a point de malice; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, et avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colere. Que voulez-vous que j'y fasse?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je. J'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques uns des nôtres: laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus: vous êtes trahi comme moi. Ce mal-honnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé:

cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déja intenté contre lui quelques accusations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler: nous le mettrons en danger de sa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cede Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime; par là nous remplirons tous nos devoirs: il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée: j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même: il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous; que faut-il faire?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal: Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate: c'est un scélérat hypocrite qui soutient les droits de l'aréopage contre moi; mais nous nous réunissons toujours, quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez, ma chere Drixa, vous êtes dévote?

DRIXA.

Oui assurément, monseigneur; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur: mais en fait de dévotion je ne le cede à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous; et quand les juges passeront criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui; mais quelle espece d'impiété?

ANITUS.

De toutes les especes. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh! laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès : vous viendrez crier, au signal que je donnerai ; c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et sur-tout de vivre heureux sur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

NONOTI.

J'ai travaillé, monseigneur : il ne s'en relevera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nouoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'état qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi : je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien! savant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette piece au quatrieme juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos

aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le septieme juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déja Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui; nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS.

Monsieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense : unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux; mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici: je sais que vous êtes un frippon; vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parceque vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parceque je suis grand-juge : mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant; nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la premiere occasion.

ANITUS.

On ne peut mieux parler. (*A part.*) Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel,

les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise !

MÉLITUS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geole, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent : j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami; comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques juges d'Athenes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE, ACROS, *ensemble.*

Justice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice!

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Justice, au nom du peuple!

MÉLITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Contre Socrate.

MÉLITUS.

Ah, ah ! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'eu sais rieu.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie : il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutile dans les temples ; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique ; il nie la pluralité des dieux ; il est déiste ; il ne croit qu'un seul Dieu ; c'est un athée.

Tous trois ensemble.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accusations très graves et très vraisemblables : on m'avait déja averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'état est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute : je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve ! O ciel ! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout à l'heure ?

LES JUGES, *ensemble*.

Oui, en prison ; vite, en prison !

MÉLITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah ! il faut du moins l'entendre : nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En prison ! en prison !

SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAE ; SOCRATE, *enchaîné ;* VALETS DE VILLE.

XANTIPPE.

Eh, miséricorde ! on traine mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est incapable : hélas ! il est plus bête que méchant (1). Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous

(1) On prétend que la servante de la Fontaine en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. Thompson si Xantippe l'a dit avant cette servante. M. Thompson a peint Xantippe telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une Cornélie.

l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire : voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

SOPHRONIME.

Ah ! messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu ; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui ; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfants, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athenes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athenes? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous ; ils vous poussent des arguments jusque sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur

ANITUS.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déja beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez: il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide et sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout; votre réputation, qui doit vous être chere, sera flétrie dans tous les siecles. Non seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pou-

vez aisément détourner de vous une fin si funeste: je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(*on l'emmene.*)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible: ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher: il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LES JUGES, *assis sur leur tribunal;* SOCRATE, *debout.*

UN JUGE, *à Anitus.*

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste, et athée: répondez.

SOCRATE.

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et sur-tout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah! le scélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je; sa nature est d'être infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre; chaque être est intimement lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein: il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maitre, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissants et plus éclairés que les hommes; et, s'ils existent, ce sont des créatures comme vous; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux: mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entiere nous annonce un dieu et un pere. Ce dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres: il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élevent et qui abaissent les mers, je vous dirais: Il vous est permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie!

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique: la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmene, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfants, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque maniere que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adul-

tere. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, et Bacchus; il n'y a d'autre maniere d'être les enfants de dieu que de chercher à lui plaire, et d'être justes. Méritez ce titre, en ne rendant jamais de jugements iniques.

MÉLITUS.

Que de blasphêmes et d'insolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités! on ne sait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnements; ce n'est pas là ce qu'il nous faut; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout; ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente, mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout-puissant.

MÉLITUS.

Ah! le blasphémateur! ah! le monstre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet

avis; nous trouvons que Socrate a très bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MÉLITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne: mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin; et vous, et l'aréopage, n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate.

(*Mélitus fait un signe. On emmene Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, auguste aréopage, institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'état, vous ne devez plus juger que suivant les lois: et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rebellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colere des dieux, si Socrate reste en vie.

(*Anitus sort, et les juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE, *à celui qui vient de parler.*

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, sur-tout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amene.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent, par notre bouche, à boire de la ciguë, tant que mort s'ensuive.

SOCRATE.

Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amenent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *sortant*.

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'état au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise, après tout, de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géometres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la premiere session. Allons dîner (1).

SCENE II.

SOCRATE.

Depuis long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers moments et interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême, devant qui je dois bientôt paraitre. Mais la voilà : il faut se résigner à tout.

---

(1) Au seizieme siecle il se passa une scene à-peu-près semblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, et allons dîner.*

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE, LES DISCIPLES DE SOCRATE.

XANTIPPE.

Eh bien! pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vons condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas nne seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vons en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, *à la tête des disciples de Socrate.*

Vons nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe: nous avons obtenu des juges la permission de vons voir. Jnste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nons baisions ces fers qne vous honorez, et qni sont la honte d'Athenes. Est-il possible qn'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continnons l'examen que nous faisions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant qne cette idée. En effet la matiere change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire qne nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non; puisque nous pensons, nous

penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit ; je n'y entends rien : on pensera toujours, parcequ'on a pensé ! Est-ce qu'on se mouchera toujours, parcequ'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE GEOLIER OU VALET DES ONZE, *apportant la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévisagerai, monstre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme ; elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(*il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous ; et elle vous aimera à jamais.

(*il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaines, c'est la regle.

SOCRATE.

Si c'est la regle, détachez.

(*il se gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous souriez ?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des miseres de cette vie (1).

(*il boit.*)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE.

Hélas! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espece qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe: ne pleurez point, mes amis; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

---

(1) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entieres du beau sermon de Socrate. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler Socrate long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat:* voilà la grande regle que M. Thompson a observée.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorants pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens?

SOCRATE.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul dieu, et les ennemis de la superstition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous soyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il est beau d'être la victime de la divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers moments encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges: ils parlent au peuple; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révele le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers moments?

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ; AGLAE, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

Divin Socrate, ne craignez rien : Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple; on le poursuit lui et ses complices: on rend des graces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modele des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment? il n'est plus temps! juste ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déja bu la coupe empoisonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison; j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parcequ'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un

autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chere Xantippe, soyez heureuse, et songez que pour l'être il faut domter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !

FIN DE SOCRATE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SEPTIEME VOLUME.

FIN DU SEPTIEME VOLUME.





